

## Ces voix qui portent

Hélène Rioux

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2000). Compte rendu de [Ces voix qui portent]. *Lettres québécoises*, (100), 23–24.

# Ces voix qui portent

La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres... *Moi, je ne les ai pas tous lus — d'ailleurs, je n'ai pas envie de tout lire. Est-ce pour cela que je garde de certaines de mes lectures ces souvenirs d'enchantement ?*



**P**AS FACILE DE DIRE CE QUI RESTE de vingt-cinq années de lecture... On craint d'en oublier, de laisser passer des titres importants. On essaie de dresser des listes, de classer par thèmes, par courants, par périodes. Peine perdue. Ce n'est pas ainsi que la mémoire fonctionne. Certains ouvrages nous ont marqués par leur propos, par la réflexion qu'ils ont suscitée. D'autres racontaient des histoires si douloureuses que nous n'oublierons jamais le choc que leur lecture a produit sur nous. Certains étaient comme des miroirs, nous renvoyant un reflet secret de nous-mêmes. Mais, pour moi, tous avaient une chose en commun, l'écriture, oui, la beauté de l'écriture. Tout compte fait, n'est-ce pas l'essentiel ? J'ai donc décidé de renoncer aux méthodes de classement, de simplement laisser les souvenirs remonter à la surface.

## Coups de cœur

Si je ferme les yeux et que je me concentre, un titre me revient d'emblée : *Le désert mauve*, de Nicole Brossard<sup>1</sup>. Je me souviens d'un livre intelligent, sensible, subtil, d'une écriture puissamment évocatrice. Pour commencer, il s'agit d'un récit d'une quarantaine de pages intitulé *Le désert mauve*, écrit par une certaine Laure Angstelle, et dont l'action se déroule à Tucson, en Arizona. Maude Laures, professeure de littérature, trouve ce livre dans une librairie d'occasion à Montréal. Cette lecture la trouble au point qu'elle passe un an à l'annoter, puis le traduit et le publie sous le titre de *Mauve, l'horizon*.

Le roman est divisé en trois parties : d'abord, le récit initial, puis le travail que Maude Laures fait sur le texte (réflexions, description des divers lieux et objets, des personnages, dialogues imaginés entre les personnages, notamment entre l'auteure et sa traductrice), et enfin, la version traduite. Entre les deux versions, un décalage, mais d'une subtilité remarquable. L'anecdote, les personnages, les lieux et les objets sont les mêmes, mais la différence vient du fait que deux auteures y laissent leur empreinte. Est-ce parce que je suis aussi traductrice — déformation professionnelle exige —, mais cette réflexion sur la part de création qui entre dans une traduction me fascine.

À l'époque, on avait qualifié *Le désert mauve* de « premier roman postmoderne écrit au Québec ». Une chose est sûre : il offrait et offre toujours un regard tout à fait original sur l'écriture et la vie.



Nicole  
Brossard

## Coups de poing

D'autres livres sont plutôt des coups de poing. Quand, par exemple, ils traitent de l'enfance massacrée, de l'innocence piétinée... C'est là un thème récurrent en littérature, et la littérature québécoise ne fait pas exception. Certains touchent pourtant plus que d'autres. Ainsi *La mort de Marlon Brando*, de Pierre Gobeil<sup>2</sup>. Ici, il y a un enfant qui vit sur une ferme, et un employé qu'il appelle « l'ornithorynque ». Cet enfant aime les mots dont il cherche sans fin le sens dans le dictionnaire. Il aime les mots, mais il se tait.

*Parler ne servirait à rien il me semble. En plus, parler, je crois, est la faculté de ceux qui n'ont pas quelque chose à raconter. « Taisance », ça vient du verbe taire, et à ce jour j'ai décrit la bête qui guette le promeneur et pourtant il ne se passe rien. (p. 13)*

Il va pourtant se passer quelque chose, on le comprend dès le début — la tension atteint par moments un degré quasi insoutenable —, mais on lit pourtant jusqu'au bout l'histoire horrible. Et on ne l'oublie pas. Un livre-choc sur l'enfance et son désarroi.

Toujours au chapitre des enfances dévastées, *Soigne ta cbute*, de Flora Balzano<sup>3</sup>. On y rencontre une enfant en Algérie, témoin d'horreurs indescriptibles, une enfant battue par sa mère, qui dit : « C'est comme ça. On a tous un ennemi. Des fois, c'est le même pour tout le monde, c'est le chef du pays. Des fois, on en a un bien à soi, c'est le chef de la famille. » (p. 112) Une enfant déracinée, d'abord en France, puis à Montréal. Une adolescente paumée qui nous dit : « J'ai de la peine parce que je ne serai jamais Québécoise. Voilà. On ne devient pas Québécoise. On ne devient rien. Jamais. » (p. 33) Mais l'adolescente, elle, devient une junkie, elle traîne de chambre sordide en chambre encore plus sordide son vague à l'âme et sa révolte. Puis, elle a à son tour des enfants et, sans vraiment jamais trouver le bonheur, elle sort de l'enfer. C'est divisé en courts chapitres qui semblent un peu se suivre au hasard, mais qui parlent tous de la même détresse. Surtout, Flora Balzano a pour la dire une voix qui lui est propre, un ton où s'entremêlent un humour grinçant et une poésie légère, à la manière de Prévert. Irrésistible.



Flora  
Balzano



Pierre  
Gobeil



Oui, l'enfance reste souvent en travers de la gorge. Quand arrive l'heure du règlement de comptes, on reçoit *Les dimanches sont mortels* de Francine D'Amour<sup>4</sup> comme un coup dans le plexus solaire. Voici Mathilde, une jeune femme, qui doit aller passer le dimanche après-midi à tenir compagnie à son père, alcoolique et malade. Rage, amertume, dégoût, les souvenirs déferlent. Un cauchemar se concrétise. Tout ce qui était refoulé, ce qui était inacceptable dans cette vie de famille, tous les dimanches de malheur où elle a cru étouffer. Que dire ? Si Mathilde enfant n'a pas été battue ni violente sexuellement, la blessure n'en est pas moins lancinante. Les descriptions du père, ce vieux tyran ivrogne, sont d'une crudité qui donnent froid dans le dos. Pour continuer à vivre, il n'a plus le droit de boire. Qu'à cela ne tienne : Mathilde lui fera avaler à même le goulot le contenu d'une bouteille de gin.

Les règlements de comptes, c'est aussi *Il était une fois une ville*, de Pierre Samson<sup>5</sup>, le dernier volet de sa trilogie brésilienne. L'histoire est celle de Roberto do Nascimento, un journaliste de Sao Paulo qui doit faire une série de reportages sur les attraits touristiques d'Ouro Preto, une ville où il a fait ses études vingt-cinq ans auparavant. La perspective de faire ce travail le remplit d'angoisse. On apprendra pourquoi au fil des pages, et ce, par la voix de différents narrateurs, tant morts que vivants. Un drame s'est autrefois joué à cet endroit, et Roberto l'avait provoqué. Il doit maintenant affronter les fantômes. Je retiens de ce roman l'écriture somptueuse, une musique et des images inoubliables.

**Art/nature**



**Abonnement :**  
Téléphone : (819) 375-6223 Courriel : art@lesabord.qc.ca

La mort, bien sûr. Encore un sujet sur lequel on ne cesse de revenir. *Vautour*, de Christian Mistral<sup>6</sup>, raconte l'amitié qui unit un écrivain et un guitariste de vingt-deux ans. Cette amitié sera bien brève car le musicien a un trou dans le cœur, gros comme un dix cents. Lorsque Christian rentre un matin, il trouve une note de la police collée sur la porte barrée.

*Cela s'intitulait : Ce qui est utile de savoir après l'événement qui vient de se produire. [...] Il y avait deux numéros de téléphone, le nom et le matricule du policier ayant reçu la plainte. [...] Il y avait la date de l'événement et le numéro de l'événement. 34880602004. (p. 28)*



**Christian Mistral**

La mort, dans toute sa banalité, sa trivialité, son absurdité. Ce qui frappe dans ce roman, c'est la sensibilité, la maturité qui s'en dégage. Le ton est toujours juste. Il aurait été facile de sombrer dans le pathos, mais jamais Mistral ne se permet ce genre de complaisance. Sans trémolos ni sanglots, il fait de cette histoire un récit bouleversant.

## Coup de foudre

*Un homme est une valse* de Pauline Harvey<sup>7</sup>. Le titre est léger, il évoque des bals fous, des bulles de champagne, des orchestres désuets, des patinoires en plein soleil. C'est cela, et c'est plus encore. On y suit une narratrice qui écrit dans des chambres d'hôtel à Paris, à Venise, à Lerici ou à Montréal tout en vivant une histoire d'amour tumultueuse avec son amant Shelling, une sorte de chevalier à la rose qui parle de planches et de madriers en faisant l'amour et passe le reste de son temps à jouer à « Donjons et Dragons ». Un livre magique, tout à fait réjouissant, dans lequel l'amour n'est pas une tragédie, un livre effervescent qui réfléchit sur l'art, le corps, la vie.



**Claire Dé**

Et puis il y en a d'autres, dont je n'ai pas parlé mais dont pourtant je me souviens encore avec émotion : *Sourdes amours*, de Claire Dé<sup>8</sup>, pour le rythme haletant et la détresse amoureuse, *L'ultime alliance*, de Pierre Billon<sup>9</sup>, dont j'ai lu les 572 pages d'un seul souffle, comme envoûtée, *Voyage en Irlande avec un parapluie* et *Le pont de Londres* de Louis Gauthier<sup>10</sup>, pour l'errance et la mélancolie, *La jeune femme et la pornographie* de Roger Des Roches<sup>11</sup>, pour la confrontation entre Eros et Thanatos, pour leur union.

1. Nicole Brossard, *Le désert mauve*, Montréal, l'Hexagone, 1987.
2. Pierre Gobeil, *La mort de Marlon Brando*, Montréal, Triptyque, 1989.
3. Flora Balzano, *Soigne ta chute*, Montréal, XYZ, 1991.
4. Francine D'Amour, *Les dimanches sont mortels*, Montréal, Guérin, 1987.
5. Pierre Samson, *Il était une fois une ville*, Montréal, Les Herbes rouges, 1999.
6. Christian Mistral, *Vautour*, Montréal, XYZ, 1990.
7. Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992.
8. Claire Dé, *Sourdes amours*, Montréal, XYZ, 1993.
9. Pierre Billon, *L'ultime alliance*, Paris, Seuil, 1990.
10. Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB, 1984 et *Le pont de Londres*, Montréal, VLB, 1988.
11. Roger Des Roches, *La jeune femme et la pornographie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991.